

Les indignés espagnols vus et relatés par trois écrivains belges

 alternative francophone
pour une francophonie en mode mineur

DOI : <https://doi.org/10.29173/af29536>



André Benit

andre.benit@uam.es

Universidad Autónoma de Madrid

Résumé. Dans cette étude, nous nous proposons de relater l'impact du mouvement des « indignés espagnols » dans le champ littéraire belge en langue française. Dans sa fresque intitulée *Barcelona !* (2015), outre qu'il rend un hommage à la Ciudad condal, Grégoire Polet non seulement dépeint la pluralité de la société catalane, mais multiplie les points de vue sur la fracture qui ne cesse de s'accroître entre les riches et les laissés-pour-compte, et ce alors que le courant indépendantiste se réveille progressivement. Dans son roman *Pour avoir de l'espoir, faudrait du temps* (2016), Pierre Orban relate les trajectoires professionnelles chaotiques d'une jeune Belgo-espagnole, récemment installée dans la capitale espagnole, et de ses proches, dans un pays qui vibre au son du 15-M. Quant à Nicolas Ancion, c'est à travers un thriller intitulé *Invisibles et remuants* (2015) qu'il décrit les conséquences de l'éclatement de la bulle immobilière dans un pays présenté jusqu'alors comme un modèle de réussite économique, mais où des citoyens indignés ont décidé de réagir.

Mots clés : Espagne; crise; bulle immobilière; indignés; littérature belge

Abstract. In this study, we set out to explore the impact of the Spanish “indignant” movement on Belgian French-language literature. In his fresco *Barcelona!* (2015), in addition to paying tribute to the Ciudad condal, Grégoire Polet not only depicts the plurality of Catalan society, but also multiplies points of view on the ever-widening divide between the rich and the disenfranchised, as the pro-independence current gradually reawakens. In his novel *Pour avoir de l'espoir, faudrait du temps* (2016), Pierre Orban recounts the chaotic professional trajectories of a young Belgian-Spaniard, recently settled in the Spanish capital, and her family, in a country vibrating to the sound of 15-M. As for Nicolas Ancion, it is through a thriller entitled *Invisibles et remuants* (2015) that he describes the consequences of the bursting of the real estate bubble in a country hitherto presented as a model of economic success, but where indignant citizens have decided to react.

Keywords: Spain; crisis; real estate bubble; indignant; Belgian literature

INTRODUCTION

En Belgique, comme le signalaient alors plusieurs organes de presse, c'est dès la fin mai 2011 que les « indignés » bruxellois manifestèrent leur solidarité avec le mouvement espagnol « Democracia Real Ya » : « Democracia Real Ya-Bruselas » annonce différentes actions ce week-end à Bruxelles, en solidarité avec le mouvement spontané lancé par de jeunes Espagnols qui occupent depuis plusieurs jours les principales places de grandes villes en Espagne (Belga).

Le 26 juillet 2011, « Des “indignés” espagnols rejoignent Bruxelles à pied », indiquait le site de la Radiotélévision belge de langue française : « Le groupe a l'intention de parcourir 24 kilomètres par jour en moyenne, de traverser la France et d'arriver à Bruxelles le 8 octobre » (RTBF). De fait, le mardi 11 octobre, Amélie Heidinger annonçait l'arrivée à Bruxelles de quelque 400 indignés qui, partis d'Espagne et de France, ont rejoint la capitale européenne :

L'heure est désormais au débat à Bruxelles, où vont se tenir des assemblées populaires durant toute la semaine, auxquelles vont se joindre d'autres Indignés venus des Pays-Bas, d'Allemagne ou du Royaume-Uni. Samedi prochain [le 15 octobre], tous se rendront vers le centre de Bruxelles, où plusieurs centaines voire milliers de personnes sont attendues. Le rassemblement s'effectuera également dans environ 400 villes de plus de 45 pays (Heidinger).

Dans la présente étude, nous nous pencherons sur l'impact littéraire de ces manifestations, en nous centrant sur la façon dont les écrivains belges francophones ont vu et relaté le 15-M espagnol.

À notre connaissance, il existe trois romans relatant ces événements : *Barcelona !* (2015) de Grégoire Polet, *Invisibles et remuants* (2015) de Nicolas Ancion et *Pour avoir de l'espoir, faudrait du temps* (2016) de Pierre Orban.

Il nous paraît intéressant de préciser qu'au cours de leur trajectoire, ces trois auteurs ont séjourné en Espagne, certes à des époques différentes : tandis que Grégoire Polet a habité à Barcelone de 2008 à 2015, ce qui, assurément, en fait un témoin privilégié, Pierre Orban fut étudiant Erasmus à Madrid de septembre 2011 à février 2012 :

Cette expérience a contribué à ce que je me sente concerné par les enjeux des autres peuples européens (espagnols, grecs, à un niveau identitaire d'une part, et parce que nous dépendions tous des mêmes mécanismes de la dette et des mêmes politiques économiques européennes) [...]. Par ailleurs, je me suis fait de bons amis à Madrid et les moments que nous avons passés ensemble ont été une bulle d'oxygène dans des moments difficiles. Ils m'ont beaucoup inspiré pour ce livre. J'avais 26 ans au moment de l'écriture et j'étais donc encore imprégné de tout cela. (Orban, 8 août 2022)

Quant à Nicolas Ancion, il vécut à Madrid de 2000 à 2002 : [...] à l'époque où, sous la houlette du gouvernement Aznar et d'un boom immobilier très artificiel, le pays était montré en exemple dans toute l'Europe : la croissance espagnole faisait rêver les autres... jusqu'à ce que le rêve s'encastre dans le mur

de la réalité lors de la crise immobilière de 2008, avec les conséquences que l'on sait pour la société espagnole (Ancion, 10 août 2022).

BARCELONA ! (2015) DE GRÉGOIRE POLET

Comme l'indique le titre (en catalan ¹), c'est un vibrant hommage à la capitale catalane que Grégoire Polet rend dans son roman *Barcelona !* Car c'est bien elle l'actrice principale de cette grande fresque sociologique et polyphonique, la Barcelone de 2008 à 2012, en mouvement perpétuel, représentée à travers un large éventail de personnages très divers, issus de toutes les strates et conditions sociales et de tous les quartiers de la ville de Gaudí. Autant de personnes dont les destins et les trajectoires vitales se croisent ou s'entremêlent à un moment où l'Espagne s'enlise dans une profonde crise économique et sociale, et où, en Catalogne, le courant indépendantiste se réveille d'un long sommeil.

À travers cette palette de portraits — chacun avec son histoire, ses idées, ses problèmes, ses passions et ses contradictions —, du plus solidaire et idéaliste au plus ambitieux et cynique, Polet non seulement dépeint la pluralité et la complexité de la société et de l'identité catalanes, mais multiplie les points de vue sur la fracture qui ne cesse alors de s'accroître entre les puissants et les humbles, les riches et les laissés-pour-compte.

Assurément, la véritable « héroïne » de cette saga n'est autre que Begonya, la fille de Miquel Tarràs, celle qui deviendra la figure de proue des indignés, celle dont les interventions marquent les temps les plus forts du récit de Polet.

C'est au cours du voyage qu'elle effectue à New York durant l'été 2008, en compagnie de son père, afin d'y préparer son année d'études — elle a reçu une bourse de la fondation Puig où il est membre du conseil d'administration ! —, que Begonya Tarràs semble ressentir, pour la première fois, un profond dégoût pour l'opulence dans laquelle vivent ses proches, pour « tout le fric qu'on dépense. On n'est même pas certains que des iPhone achetés aux States fonctionnent sur le réseau espagnol » (Polet, *Barcelona !* 82).

De retour à Barcelone, à la vue du film *Che l'Argentin* dirigé par Steven Soderbergh et dont l'acteur principal est Benicio del Toro, celle qui fait partie de la jeunesse dorée de Catalogne est amenée à réfléchir à son avenir et à « l'impossibilité d'aller vers demain sans faire un choix » : elle comprend enfin qu'elle a la liberté d'accepter ou non ce que sa famille et elle-même supposent qu'elle doit devenir, que le temps est venu pour elle de « violemment révolutionner le cours de son histoire » (Polet, *Barcelona !* 101). Tandis que le message du Che en elle tend à se dissiper, c'est le hasard qui en quelque sorte prendra le relais : lors du cambriolage de son appartement, son passeport et son visa d'études disparaissent : « Impossible d'en refaire un si vite, impossible, il faudra retarder le départ, les délais pour un duplicata, impossible ! » (Polet, *Barcelona !* 103).

À l'automne 2008, Miquel Tarràs est nommé candidat de CiU (Convergència i Unió) pour les prochaines élections autonomiques. Autant dire qu'il sera élu président de la Generalitat², « parce qu'avec la crise, Montilla et les socialistes vont sauter, ce sera l'alternance, sans coup férier » (Polet, *Barcelona !* 118), même

¹ Pour Grégoire Polet « il s'agit d'un clin d'œil [...]. S'il avait été écrit en espagnol, on aurait eu un point d'exclamation à l'envers au début, s'il avait été écrit en français, il aurait été juste "Barcelone !" et pas "Barcelona !" » (Couzi).

² Artur Mas i Gavarró a été président de la Generalitat de Catalogne de 2010 à 2016.

si, selon le journaliste Bruno Vidalet, son programme a de quoi effrayer : « Coupes franches dans tous les secteurs. Austérité à tout-va. Encore un suppôt d'Angela Merkel » (Polet, *Barcelona !* 126).

Pour mener sa campagne électorale, Tarràs peut compter sur la collaboration et l'ambition de Marc, un jeune obstétricien engagé dans la médecine publique, récemment marié avec Blanca, une amie de Begonya : « Coup de pot monstre ». Et ce, bien qu'au dîner de leur mariage, cette dernière, dit-il, a prononcé « un discours déprimant [...] ». Où elle parlait de l'injustice sociale. [...] On aurait presque dit qu'elle virait à gauche. Elle n'a pas le sens du ridicule. Quand on est la fille de son père » (Polet, *Barcelona !* 136). De fait, Marc est bien conscient que le candidat Tarràs, dont le programme prévoit d'importantes coupes budgétaires dans le secteur de la santé publique, aura besoin, pour faire passer son message, d'être soutenu par des membres de la corporation médicale.

Après avoir renoncé, au grand dépit de sa famille, à sa bourse d'études, Begonya « promène ses questions » et « met à l'épreuve ses frayeurs de bourgeoise » en déambulant, la nuit, dans les rues de Barcelone, afin d'y observer les clochards et les pauvres qui y vivent : « Peut-être une fascination un peu morbide, une curiosité, une attirance » (Polet, *Barcelona !* 171) de la part de celle qui désormais est en quête de « la vraie réalité » et désire « commencer à exister » (Polet, *Barcelona !* 177).

En 2010, après son élection à la présidence de la Generalitat, Tarràs déplore de ne pas avoir été invité au forum Bilderberg qui, cette année-là, se tient à Sitges : y sont en effet attendues des personnalités telles que David Rockefeller, Bill Gates, Juan Luis Cebrián — le patron du quotidien *El País* —, César Alierta — le président de Telefónica —, ainsi qu'un certain Ernst Jacher³, un riche collectionneur de tableaux et un ami proche du président catalan.

Comme le précisera une jeune reporter, le Bilderberg, « C'est le gouvernement du monde ! » : un groupe qui se réunit de façon confidentielle une fois par an et qui rassemble les cent cinquante personnes les plus puissantes du monde occidental, afin qu'elles s'accordent sur la conduite à suivre au cours de l'année suivante. S'y rejoignent « les présidents des principaux groupes financiers, enfin les banquiers, les grands investisseurs, les patrons de l'industrie [...], les patrons de la presse mondiale, tous les pouvoirs, quoi » (Polet, *Barcelona !* 338), ainsi que des personnes de confiance des chefs d'État et quelques têtes couronnées, telles Beatrix, la reine de Hollande, car « la couronne de Hollande, c'est Shell, le groupe pétrolier. La Royal Dutch Shell » (Polet, *Barcelona !* 340), présidé par le Belge Étienne Davignon.

Parmi les temps forts du récit de Polet, retenons la conversation que Begonya aura avec le millionnaire Ernst Jacher et au cours de laquelle elle traite le Bilderberg d'« usine à fabriquer des délits d'initiés » (Polet, *Barcelona !* 352) et lui rappelle le caractère très peu démocratique de ces réunions ainsi que le côté despotique des décisions qui y sont prises : « [...] avec ce Bilderberg, on a l'impression que les gens du pouvoir doublent le parlement et les organes démocratiques, comme si ça venait en second lieu, comme s'ils s'en moquaient éperdument, de la caution du peuple, de la sanction des parlements. Cuisine interne, réunions secrètes, enfin, confidentielles, comme vous dites, mais c'est gouverner sans le peuple. » (Polet, *Barcelona !* 354).

³ Pour créer ce personnage, Grégoire Polet s'est inspiré de la figure de Hans Heinrich, baron Thyssen-Bornemisza de Kászon et Impérfalva, né le 13 avril 1921 à Schéveningue (aux Pays-Bas) et décédé le 26 avril 2002 à Sant Feliu de Guíxols en Catalogne (en Espagne). Il était l'héritier de l'empire industriel de la famille Thyssen et un grand collectionneur d'œuvres d'art. En 1993, il céda une partie des collections de sa résidence de Lugano à l'État espagnol. Le musée Thyssen-Bornemisza (<https://www.museothyssen.org/>) est désormais l'une des principales attractions touristiques de la ville de Madrid, recevant le plus de visiteurs immédiatement après le musée du Prado.

Comme autre temps décisif du récit, pointons la rencontre, le 21 septembre 2010, et le coup de foudre de Begonya pour Seydou, un clandestin, « un de ces milliers de Blacks » qui, avec leur Caddie de supermarché, « sillonnent la ville jour et nuit et en tous sens » (Polet, *Barcelona !* 394) pour y ramasser, parmi les décombres, la ferraille abandonnée par les ouvriers du bâtiment. La relation intime qui les liera permettra à Begonya de se sentir désormais « en paix » et d'avoir « envie de se réconcilier avec le monde entier » (Polet, *Barcelona !* 400). Toutefois, atterrée par l'individualisme qui règne dans « le village » — les locaux désaffectés où Seydou loge en compagnie d'une quarantaine d'Africains —, Begonya aura la tentation de prendre les commandes de la communauté, ce qui n'est pas du goût de tous ! Aussi créera-t-elle l'« autre village », son but étant d'y établir « un mode de vie communautaire où l'on utiliserait l'argent le moins possible, jusqu'à le faire virtuellement disparaître. Tout n'était que récupération et recyclage. Sur le rebut de la société moderne, il y a largement de quoi faire vivre une autre société » (Polet, *Barcelona !* 404).

Lors d'une interview à la radio, vers minuit, à une heure où « plus grand monde n'écoute », elle aura en effet l'occasion de défendre l'idée que l'argent, s'il a joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité (« la création d'une vision du monde commune. Et durable, surtout » [Polet, *Barcelona !* 432]), est devenu aujourd'hui « une chose inutile et nuisible » : « tous les maux qu'il a toujours entraînés, aujourd'hui, n'en valent plus la peine. Aujourd'hui, ce que l'argent permet est inférieur à ce qu'il empêche » (Polet, *Barcelona !* 433). Car, pour elle, dans sa fonction essentielle l'argent a été remplacé par la communication : répondre au désir profond de l'humanité, celui de « se savoir en relation », celui « de vivre ensemble » (Polet, *Barcelona !* 434).

Définitivement lancée dans l'arène, vers la mi-mai 2011, reconnue par certains des manifestants qui ont planté leurs tentes sur la place centrale de Catalogne, elle est invitée à se joindre à eux. Et quoiqu'elle ait fort à faire à l'« autre village », elle finit par penser que « ce serait trop dommage de ne pas participer à cet élan sympathique et calme, que la presse baptisait “campement des indignés” et qui, lui-même, ne se donnait aucun nom et les récusait tous » (Polet, *Barcelona !* 445). Aussi s'y rend-elle en compagnie de Seydou pour y assister aux débats et conférences (concernant notamment les modifications à exiger pour la loi sur les hypothèques) et s'y installer tant bien que mal. Car « la place, pourtant vaste, était saturée déjà, par le campement, par des stands faits de bric et de broc [...], et surtout par un espace nommé forum », où « des banderoles confiaient à l'écrit les cris que personne ne poussait, dans cette place pleine de peuple et de stupéfiante tranquillité » (Polet, *Barcelona !* 446).

Begonya s'y fera interviewer par des journalistes du *Monde* et du *Corriere della Sera* ainsi que par la journaliste catalane Carme Ros; une interview au cours de laquelle elle s'en prend autant à la droite qu'à la gauche — « devenue la gauche de la droite, depuis belle lurette » (Polet, *Barcelona !* 452) — ; où elle blâme plusieurs des arguments de son père (telle la nécessité de gouverner en [se] serrant la ceinture, comme le ferait un bon père de famille) ; où elle critique « la gestion politique de la crise » ainsi que le refinancement des banques avec de l'argent public, lesquelles, contraintes par le gouvernement de se soumettre aux lois du marché, n'hésitent pas à fermer des agences et à licencier du personnel (Polet, *Barcelona !* 454).

Devant un tel succès médiatique, Marc, bien décidé à « lui nuire activement, proactivement » (Polet, *Barcelona !* 456), complotera pour détruire son image : avec la complicité d'Eulalia — la sœur de Begonya qu'il a séduite —, il organise une petite fête familiale sur un yacht privé et charge quelqu'un de prendre des photos d'elle. Quelques jours plus tard, parmi les titres du journal, figure « la suite du feuilleton » de la fille Tarràs « captée en flagrant délit de vie de luxe, sur un yacht, à boire du champagne » (Polet, *Barcelona !*

475). C'est le moment où, en politique locale, « Miquel Tarràs prend le virage indépendantiste » (Polet, *Barcelona !* 477).

Begonya Tarràs fera une brève apparition dans le roman suivant de Grégoire Polet : *Tous* (2017). En mai 2011, Carolina Gracq et Romuald Solis, les futurs leaders des mouvements belge EO (EveryOne) et français. Tous se rendent à Barcelone. Alors qu'ils observent, à la télévision, les premières images du rassemblement des Indignés à la Puerta del Sol de Madrid, voilà qu'au même moment sur la *Plaça de Catalunya* a lieu une concentration impressionnante. « Par le nombre, certes, par la détermination aussi, mais surtout par l'aisance de son organisation, le caractère pacifique et très intelligent de son fonctionnement et de son discours » ; aussi décident-ils de s'y installer à leur tour et « nous nous indignâmes » (Polet, *Tous* 24-25). « La fraternité de l'ambiance » leur permettra de rencontrer de nombreuses personnes, parmi lesquelles « la fameuse Begonya Tarràs » et « Ada Colau, une fille épatante qui, avec une petite association, luttait contre les expulsions » et qui « devait être à des années-lumière d'imaginer que le petit tremplin de l'indignation la porterait à la tête de la mairie de Barcelone » (Polet, *Tous* 27). En avril 2012, Romuald gagnera haut la main les élections présidentielles en France (il sera le président de la VI^e République), mais il sera assassiné quelque temps plus tard.

POUR AVOIR DE L'ESPOIR, FAUDRAIT DU TEMPS (2016) DE PIERRE ORBAN

Cette œuvre est une fiction librement inspirée du mouvement des indignés et de divers organismes luttant pour une économie et une finance plus justes tels que le CADTM⁴, ATTAC⁵, Finance Watch et Éconosphère[s]⁶ entre autres. Elle ne fait pas contre aucunement office de porte-parole d'un mouvement, quel qu'il soit. (Orban 9)

Tel est l'avertissement lancé au lecteur de ce roman écrit comme un journal de bord, composé de vingt-deux chapitres — datés du 26 septembre 2011 au 5 mars 2012 — et comportant en exergue un Communiqué de presse de « Democracia real YA » (17 mai 2011), une déclaration d'Éric de Keuleneer, professeur à la Solvay Business School de Bruxelles (27 janvier 2011) et d'un extrait d'*Une brève histoire des crises financières* de Christian Chavagneux parue aux Éditions La Découverte en 2011.

La protagoniste principale de ce récit est Alba Louis, une Belgo-Espagnole de 24 ans, qui habite chez ses parents, lesquels se sont installés à Madrid une dizaine d'années plus tôt, et qui survit tant bien que mal en donnant des cours de français à domicile à des enfants, la plupart des gosses de riches, gâtés et indifférents. Une exception parmi ses élèves : Javier, un technicien qui s'apprête à partir en France : « Une femme, des enfants, un logement correct, ça doit être possible ! dit Javier d'une voix forte et déterminée » (Orban 38).

Qu'il n'y a « pas de place pour des économistes avec peu d'expérience en Espagne et encore moins pour des emplois peu qualifiés vers lesquels tout le monde se rabat » (Orban 18), Alba en est parfaitement

⁴ Comité pour l'abolition des dettes illégitimes.

⁵ Fondée en 1998, Attac (Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne) est une association qui milite pour la justice fiscale, sociale et écologique, et conteste le pouvoir pris par la finance sur les peuples et la nature.

⁶ « Econosphères entend ramener les questions économiques à l'intérieur du débat démocratique » (« Econosphères est un réseau »)

consciente, elle qui ne cesse de déposer des curriculums dans des agences d'intérim... À ses parents qui l'encouragent à rejoindre Bruxelles où un oncle est prêt à l'accueillir et où il lui sera plus facile de trouver du travail — plutôt, selon son père, que de vivoter comme une paresseuse en Espagne —, Alba répond ironiquement qu'elle a pris [...] des habitudes d'Espagnols et qu'ils sont paresseux comme les Italiens, les Portugais, les Irlandais ou les Grecs ! C'est bien malheureux parce qu'avec de la bonne volonté et un minimum de talent, on peut trouver du travail correctement rémunéré et même en créer ! Le reste, ce sont des excuses de la classe encombrante, celle des pauvres et des marginaux qui voudraient profiter des honnêtes travailleurs et des millionnaires méritants ! » (Orban 23-24).

Certes, en cet automne 2011, les après-midis dans l'appartement où elle passe des heures à paresser, Alba se dit qu'elle ferait mieux de les employer à se former via les cours d'université en ligne, à tenir son blogue, à poursuivre son argumentaire pour une limitation sur le salaire et la fortune dans une économie de marché, à développer d'autres projets d'entreprises... Ce n'est qu'à partir de seize heures qu'elle se met en action, car la jeune Madrilène ne manque pas d'idées, telle la création d'une start-up pour les personnes malentendantes.

Bien que les difficultés à trouver des fonds pour mener à bien son dessein aient quelque peu refroidi l'enthousiasme qui l'animait quelques mois auparavant, Alba refuse de se laisser gagner par l'amertume et le découragement. À la vue des indignés qui, sur la Puerta del Sol, déploient pancartes et banderoles en préparation de la grande manifestation — « *Nous ne sommes pas des marionnettes dans les mains des hommes politiques et des banquiers* », « *Intérêts privés, dette publique* », « *Note en justice fiscale et financière : C—* » —, elle sent en effet « qu'il va se passer quelque chose, qu'il y a un silence rempli de promesses et qu'il faut le porter » (Orban 24). Aussi, le 15 octobre, rejoint-elle ses amis sur la Gran Vía : « Et je sens vibrer un instant en moi la force collective expérimentée lors du 15-M. » (Orban 31). Sur la Puerta del Sol et dans les rues adjacentes, ils sont des centaines de milliers à s'être assis. Et chacun d'y partager ses expériences et son vécu. Telle Louisa qui raconte le drame de son couple, similaire à ceux de tant d'autres personnes : « ils ont contracté un emprunt en 2006, en plein boom économique, et lorsque Santiago a perdu son emploi deux ans plus tard, ils n'ont vite plus pu payer l'hypothèque ; chaque jour, la police risque de les mettre dehors avec leurs deux enfants et même s'ils trouvent un endroit où loger, ils seront endettés à vie, car ils doivent encore payer des intérêts à la banque. » (Orban 32). Ou encore Lorenzo, qui dit garder un souvenir puissant de l'occupation de la Puerta del Sol au mois de mai dernier :

Comme beaucoup, j'avais suivi le Printemps arabe et je connaissais les mouvements sociaux *Malestar*, *Juventud sin futuro*, *¡Democracia real YA!* et bien d'autres, mais comme tous, je n'avais jamais imaginé vivre le 15-M. [...] Nous étions tous unis dans un destin commun, créant quelque chose de nouveau, solidaire, nécessaire, constructif et générateur de bien-être. Il y a très peu de moments dans ma vie où j'ai senti à ce point l'impression de faire la bonne chose au bon moment, découvrant avec surprise ce qui arrivait ! (Orban 33-34)

À Luna, une jeune artiste-peintre sur le point d'être expulsée de son logement à la suite d'un changement de propriétaire et qui, pour survivre, finira par se prostituer, Alba relève le défi de lui résumer en une minute la crise financière : « produits toxiques, délits d'initiés, banques casinos, socialisation des pertes, dette publique, cycles vicieux de l'austérité, coupes sociales et récession, maintien de la dépendance aux marchés, transfert du travail vers le capital... » (Orban 54-55). Et alors qu'elle tente de l'apaiser, lui viennent à l'esprit ces mots de Bertolt Brecht qui donnent son titre au roman :

*Ils disent, les vioques, qu'y a plus rien à espérer
Car pour avoir de l'espoir faudrait du temps.*

*Mais pour nous les jeunes, la porte est grande ouverte.
Elle est ouverte, ouverte... mais sur quoi ?
Et moi, je sais : tout est bouclé,
Et moi je dis : y'a plus qu'à fumer. (Orban 60)⁷*

Devant l'impossibilité de développer sa startup, consciente, d'une part, que sa vie actuelle en Espagne est matériellement précaire et sans horizon, d'autre part, que l'organisation économique et sociale de la société ne va résolument pas dans le sens des prévisions de Keynes — lequel « prévoyait qu'en 2030, nous travaillerions quinze heures par semaine et nous pourrions employer le reste du temps aux liens sociaux, à la culture et aux loisirs » (Orban 85) —, la jeune activiste perçoit le vide s'installer en elle. Le 5 mars, dans le hall d'embarquement de l'aéroport de Madrid, en attendant l'avion qui la ramènera en Belgique, sentant toutefois en elle « l'esprit du chasseur, de l'aventurier, de l'entrepreneur » (Orban 139), elle écrit ses pensées sur son ordinateur portable :

Dans les rues et les maisons, dans les villes, les campagnes, les hôtels et les caves, des millions d'hommes et de femmes bougent comme moi, débordant de vitalité, nos justices en conquête, intelligents, entreprenants, créatifs et lucides. Aucun d'eux ne peut s'arrêter et compter sur les autres ; chacun d'eux ne peut se passer pourtant de compter sur les autres. Et de tout ce mouvement, je sens qu'il y a quelque chose de bon que je suis bien incapable de nommer et qui nous pousse vers un meilleur. Du moins, à condition que nous ne prenions nos aspirations pour des faits et soyons capables d'agir pour la justice après avoir dévoilé le drame de son contraire. Sinon, cela ferait de nous les cocus inoffensifs de l'histoire, ou pire, les promoteurs d'une illusion de révolte et de pouvoir. (Orban 139-140)

INVISIBLES ET REMUANTS (2015) DE NICOLAS ANCION

Il y a une lutte des classes, d'accord, mais c'est ma classe, celle des riches, qui mène la guerre. Et nous sommes en train de la gagner. (Buffet)

Cette citation de Warren Buffet, mise en exergue, donne le ton du roman : c'est bien le récit d'une guerre sans merci que nous relate Nicolas Ancion.

De fait, *Invisibles et remuants* nous emmène d'emblée au Musée Reina Sofía de Madrid où se tient un gala organisé par une fondation privée, soutenue par l'une des plus prestigieuses banques espagnoles : « Oui, une de celles qui se sont fait renflouer à coups de milliards, il y a quelques années à peine, et qui, pour éluder l'impôt sur leurs bénéficiaires conséquents et amadouer les clients privilégiés, s'amusent à jouer les mécènes. Surtout quand il s'agit d'aider un jeune prodige chinois à percer dans le marché européen de l'art contemporain. » (Ancion 11). Car la Chine, rappelle l'auteur, « il ne faut pas l'oublier, ce sont les États-Unis de demain » (Ancion 12).

La visite de l'exposition et l'audition du concert de Brahms ont pour prétexte la récolte de fonds en faveur d'enfants atteints d'une maladie dégénérative si rare qu'aucune des personnes présentes n'en a retenu le nom, mais, assène Ancion, « C'est important d'être généreux avec les enfants incurables. Ça évite d'être pris de compassion pour d'autres causes moins nobles : la misère dans le pays où l'on vit, le chômage

⁷ La citation de Bertolt Brecht provient de sa pièce de théâtre *La bonne âme du Se-Tchouan* (en allemand *Der gute Mensch von Sezuan*).

galopant, la santé publique qui se détériore et les expulsions ordonnées par la même banque qui sponsorise la soirée. Heureusement, personne ne pense à des horreurs pareilles. » (Ancion 12-13).

Lors du cocktail, une jeune femme — « sans doute d'origine immigrée comme tous les membres du personnel de nettoyage embauchés pour une demi-journée de travail » (Ancion 13) — verse un liquide dans la soupière contenant les œufs d'esturgeon. La bactérie *E. coli* migrant rapidement d'un plat à l'autre, dès le lendemain, les convives de retour dans leurs confortables villas en périphérie sont en proie à divers symptômes. En une semaine, quatre morts et trente-deux hospitalisations sérieuses ; en tout, plus de cent trente intoxications alimentaires : une vraie hécatombe dans la haute société madrilène. L'attentat non revendiqué ne sera même pas détecté, les services de police et les services d'hygiène suspectant une rupture de la chaîne du froid.

Quelques jours plus tard, Bruno Wagner, un photographe parisien indépendant, est envoyé en Espagne par Jean-Charles de Villemagne, le directeur de *La revue du siècle*, un des magazines de reportages les plus réputés du moment. Comme il l'explique au jeune reporter, un des mécènes de la revue désire — prétendument — que soit réalisé un reportage sur un sujet très précis :

Il s'agit d'un reportage sur l'Espagne en crise. Tu sais dans quel état est le pays pour le moment. C'est une guerre civile économique qui se déroule là-bas. Il y a eu la crise, l'austérité, les mouvements citoyens, la résistance. Il voudrait qu'on envoie un reporter sur le terrain pour photographier non pas le spectaculaire, que les grandes agences couvrent largement, mais l'intime. La vie quotidienne des gens. [...] Le mécène a dressé une liste de personnalités qui se débattent dans la crise, qui parviennent à résister au cœur du désastre. (Ancion 20)

Le reportage à effectuer n'est en réalité qu'un prétexte pour utiliser Bruno « comme arme de destruction massive » (Ancion 303). Celui-ci, à qui un virus contagieux doit être secrètement inoculé, est censé liquider, à son insu, plusieurs cibles bien identifiées. C'est donc bien à un thriller que nous avons affaire, mais l'intrigue policière n'ayant pas d'impact direct sur le sujet qui nous intéresse : l'Espagne en crise et ses indignés, elle ne retiendra pas notre attention.

Le point de chute de Bruno en Catalogne, c'est André, présenté par de Villemagne comme « un type incroyable, un médecin belge qui a tout plaqué pour se consacrer gratuitement au traitement de ceux qui sont dans le besoin » et qui, en outre, « fera un formidable sujet de reportage » (Ancion 20). À l'aéroport de Gérone, Bruno est pris en charge par une jeune Roumaine, Ivana Ionescu, dont le nom figure lui aussi sur la liste des sujets à photographier (ou plutôt à liquider !) fournie par le mécène.

Au fur et à mesure de leurs conversations, Bruno, qui leur explique que son reportage porte « sur les citoyens en temps de crise » — « Je voudrais photographier les sujets dans leur cadre naturel. Au boulot pour ceux qui travaillent, dans leur quotidien pour ceux qui sont dans la merde » (Ancion 79) —, en apprendra davantage sur ses hôtes.

C'est par dégoût de ce que fut sa longue carrière dans l'industrie pharmaceutique où il était chargé d'organiser des « séminaires libertins » (Ancion 201) ayant pour seul but de renforcer la connivence entre le groupe pharmaceutique et les médecins et, dès lors, de doper les prescriptions de certains médicaments, qu'André a décidé de s'installer en Espagne et d'y servir comme médecin bénévole pour ceux qui n'ont pas accès à la sécurité sociale. Quant à Ivana, qu'André lui présente comme « justicière roumaine » (Ancion 100), après des études de commerce à Bucarest, elle est venue en Espagne avec la promesse d'y trouver un emploi... avant de tomber dans un réseau de prostitution. Devant la surprise de Bruno qu'il nomme

«photographe des damnés de la terre» (Ancion 100), André lui rappelle qu'il y a quelques années, «l'Espagne était le modèle de réussite économique pour toute l'Europe. Le meilleur élève de la classe. Une croissance continue et du boulot pour tout le monde. Un si beau mensonge que tout le monde avait envie d'y croire.» (Ancion 101).

André est bien placé pour en parler, lui qui vit incognito dans un village de vacances abandonné en pleine construction et envahi par la végétation sauvage, comme il en existe des milliers en Espagne : «C'était avant la crise. C'était avant *ce qu'on a convenu* d'appeler la crise. C'était avant que les grandes mâchoires de la spéculation universelle ne rongent l'Europe tout entière. [...] En ce temps-là, on pensait qu'il fallait que la construction tourne pour que l'économie prospère (Ancion 70). C'était avant que la bulle immobilière n'explose au nez des imbéciles qui soufflaient dedans.» (Ancion 75).

Rapidement, Bruno se rend compte que, dans ce pays «dont l'économie prend l'eau, celui que la crise a mis à genoux et que l'austérité a roué de coups» (Ancion 121), André et Ivana ne restent pas les bras croisés. En effet, dès le lendemain de son arrivée, ils l'emmèneront, bien malgré lui, dans l'une de leurs expéditions punitives : déguisés en journalistes belges, ils effectueront un gazage aux chloramines (mélange de chlore et d'ammoniac) lors du mariage d'un footballeur catalan promis à une belle carrière : «Il touche déjà le salaire de quelques centaines d'ouvriers spécialisés» (Ancion 116).

À Bruno qui ne comprend pas l'utilité de telles opérations et ne partage pas son enthousiasme pour les cataclysmes, André justifiera leur passage à l'action contre les parvenus, les friqués, tous ceux qui mènent la grande vie au détriment de ceux qui crèvent la misère ; d'ailleurs, ajoute-t-il, partout en Espagne, des citoyens, *invisibles* mais *remuants*, qui ont tout perdu ou presque, se sont mis à «chasser du riche» (Ancion 130).

Après avoir lu le texte intitulé «Qui nous sommes» (Ancion 146-151) — dont le leitmotiv est «Nous sommes entrés en résistance» —, rédigé par une journaliste que la crise a plongée dans l'indigence absolue et dont le nom figure également sur la liste fournie par de Villemagne, Bruno se dit qu'il lui faut coûte que coûte rencontrer cette femme : l'appel à la rébellion lancé par Maria, dont nous suivons en détail la descente aux enfers, n'est-il pas fort différent de tout ce que l'on peut lire habituellement sur Internet ?⁸

La triste histoire de cette mère de deux enfants, dont elle perdra la garde après avoir été expulsée de son appartement, qui erre en nomade du côté de Barcelone où quelques amis lui viennent en aide, et qui se sent coupable d'avoir raté sa vie, permet au romancier d'exposer quelques-unes de ses idées sur «le système» qui, dit-il, en Europe, depuis une trentaine d'années, éjecte et marginalise progressivement tous ceux qui ont besoin d'un revenu pour (sur)vivre :

Que ce soit le revenu du travail ou le revenu des aides sociales, peu importe. Hier, ce n'étaient que les chômeurs de longue durée, les malades chroniques, les troubleurs de pensée unique, genre syndicalistes, artistes ou anarchistes un peu trop organisés ; aujourd'hui, ce sont tous ceux qui bossent parce qu'ils ont besoin de gagner de quoi survivre. On veut les remplacer par ceux qui triment pour moins cher, à l'autre bout du monde. Les flux financiers seraient tellement plus simples à gérer et l'économie plus saine, s'ils ne prenaient plus en compte en Occident que ceux qui dépensent : les vieux assis sur leur épargne, les nantis au

⁸ Comme le précise Nicolas Ancion : «C'est en lisant des articles consacrés à la trajectoire incroyable d'une journaliste espagnole qui s'est retrouvée à la rue avec ses enfants que j'ai eu envie d'écrire *Invisibles et remuants*, avec derrière la tête l'envie de raconter l'histoire de gens qui s'en prenaient aux plus fortunés, qui ont largement surfé sur les crises pour amasser encore plus d'argent» (Ancion, 10 août 2022).

gros pouvoir d'achat. Tous les autres, on pourrait les écarter [...]. Entre personnes immondes, incapables de comprendre ce qui se joue vraiment, incapables de saisir l'horreur d'une machine qui malaxe, triture, broie et déchiquette les ressources humaines, comme elle maltraite depuis longtemps toutes les autres ressources de la planète.

La vie humaine n'est désormais plus indispensable au fonctionnement du système économique. Des robots bien programmés, des algorithmes soigneusement étudiés suffiraient à faire tourner le monde. (Ancion 104-105).

À Barcelone, André et Bruno fréquentent quelques activistes qui squattent une maison sur la façade de laquelle pendent des draps où est inscrit en lettres noires « Okupa y resiste » (Ancion 157). Parmi ceux-ci, un certain Antonio qui considère que leurs ennemis, ce sont, outre les puissants « qui rêvent de vivre dans leur bulle de privilégiés jusqu'à la fin des temps », « les petites gens à qui on fait croire que tout changement est une catastrophe », ce que confirme Sofia :

Ceux qui empêchent le monde de se transformer ne sont pas les nantis, eux font bouger le monde dans la direction qui les arrange, toujours plus égoïste, plus individualiste et plus fliqué ; ce sont les classes moyennes et les laissés pour compte qui freinent des quatre fers. Ceux qui ont dû se battre et se démènent encore pour obtenir un petit quelque chose — une maison ou un écran plat —, ceux qui ont peur de perdre le peu qu'ils possèdent si la situation change. (Ancion 162)

Elle leur remettra le texte virulent de Maria intitulé « Votre crise n'existe pas », un appel à l'insurrection se terminant par ces mots adressés à la caste des exploités qui profitent de la soi-disant crise pour accumuler richesses et privilèges aux dépens du peuple : « Votre crise n'existe pas, mais elle renforce notre rage. Nous sommes entrés en résistance et nous reconquerrons bientôt notre liberté. Et vous perdrez votre impunité » (Ancion 165).

La fin du roman nous apprend que Maria est arrivée en Angleterre où elle enchaîne péniblement les petits boulots, elle dont la vie a basculé le jour où elle a été licenciée du journal. Toutefois, refusant d'être une victime de plus d'un système implacable et inhumain, à la tombée de la nuit, elle prend son cahier et écrit en silence des « mots pleins de hargne » où elle « concentre toute son humanité » :

Ce qu'elle écrit ? Personne ne le sait. Aujourd'hui, en tout cas.

Un jour, peut-être, on retrouvera ses notes.

Un jour, peut-être, les gens concrétiseront la révolution dont elle rêve. (Ancion 319)

ÉPILOGUE

En toute logique, les trois romanciers, qui se sont penchés sur le phénomène des indignés espagnols, montrent leur entière solidarité avec ceux-ci, même si le bilan qu'ils dressent de toutes leurs actions est plutôt mitigé. Ainsi, dans *Barcelona !* de Polet, à la suite du scandale des photos de Begonya, « Conséquence directe ou pas, la place de Catalogne a été évacuée » (Polet, *Barcelona !* 476). Dans le roman d'Orban, lors de la manifestation du 15 octobre 2011, moins émue que ses amis Alba et Lorenzo, notamment après avoir entendu « des discours plats, sans envergure, politisés », Elena regrette que ce « quelque chose de nouveau au potentiel très prometteur suscitant un mouvement social d'imitation, de passion et d'euphorie », se concrétise finalement en bien peu de choses (Orban 33-35). Quant au narrateur d'*Invisibles et remuants*, il se doit de constater que « Sous le ciel bleu, la crise ne se voit pas. Pas plus que les espoirs

placés par le peuple dans les nouveaux élus, issus des mouvements citoyens. [...] La crise est invisible, imperceptible. Et pourtant, les dégâts qu'elle cause sont profonds. » (Ancion 155).

Cependant, leurs romans se ferment tous sur un message d'espoir. Dans *Tous*, au moment de quitter Barcelone, Carolina et Romuald reconnaissent qu'« ils ne sont plus tout à fait les mêmes que ceux qui y étaient arrivés quelques semaines plus tôt » (Polet, *Tous* 28) ; quant à Alba et Maria, malgré leur exil, elles ne perdent pas l'espérance de voir, un jour, triompher la justice sociale, voire la révolution.

BIBLIOGRAPHIE

- Ancion, Nicolas. « À propos de votre roman *Invisibles et remuants*. » Reçu par André Benit, 10 août 2022.
- Ancion, Nicolas. *Invisibles et remuants*. Maelström reEvolution, 2015.
- Belga. « Les Espagnols “indignés” annoncent des actions à Saint-Gilles. » *La Libre Belgique*, 27 mai 2011. <https://www.lalibre.be/regions/bruxelles/2011/05/27/les-espagnols-indignes-annoncent-des-actions-a-saint-gilles-EZTXJVXTHJGHHOWVDTAGIXTPQU/>. Consulté le 10 décembre 2024.
- Brecht, Bertolt. *Der gute Mensch von Sezuan (La bonne âme du Se-Tchouan)*. 1938-1940. Première représentation : Schauspielhaus (Théâtre d'art dramatique) de Zurich, 1943.
- Buffet, Warren. *Capitalisme américain, le culte de la richesse*. Série documentaire coécrite par le réalisateur Cédric Tourbe et l'historien Romain Huret. CNN, 19 juin 2005. <https://www.lhistoire.fr/au-bonheur-des-riches>. Consulté le 27 mai 2025.
- Couzi, Clémentine. « Grégoire Polet “La crise a été un catalyseur de l'esprit de rupture en Catalogne”.» *Le petit journal*, 25 avril 2017. www.lepetitjournal.com. Consulté le 10 décembre 2024.
- Econosphères. « Éconosphères est un réseau .» 6 août 2009. <https://www.econospheres.be/Econospheres-est-un-reseau>. Consulté le 10 décembre 2024.
- Heidinger, Amélie. « Indignés — Bruxelles, étape finale de la marche populaire. » *Le Petit Journal.com*, 11 oct. 2011. <https://lepetitjournal.com/valence/actualites/indignes-bruxelles-etape-finale-de-la-marche-populaire-55554>. Consulté le 10 décembre 2024.
- Orban, Pierre. « À propos de votre roman *Pour avoir de l'espoir, faudrait du temps*. » Reçu par André Benit, 8 août 2022.
- Orban, Pierre. *Pour avoir de l'espoir, faudrait du temps*. Editions du Cerisier, 2016.
- Polet, Grégoire. *Tous*. Gallimard, 2017.
- Polet, Grégoire. *Barcelona !* Gallimard. Folio, 2015.
- RTBF. « Des “indignés” espagnols rejoignent Bruxelles à pied. » 26 juillet 2011. <https://www.rtbf.be/article/des-indignes-espagnols-rejoignent-bruxelles-a-pied-6510543>. Consulté le 10 décembre 2024.